



## Marignan et Pavie, deux batailles chevaleresques à la Renaissance

La bataille de Marignan fait date dans l'histoire de France. Première grande bataille remportée par le roi François I<sup>er</sup>, elle affirme sa volonté de faire valoir ses droits dynastiques, de rappeler les droits de son épouse Claude en terre lombarde, de venger les échecs de son prédécesseur Louis XII et de montrer sa vaillance.

Or, la gloire de Marignan cache une forêt de défaites, dont la plus remarquable est l'échec cinglant de la bataille de Pavie à l'issue de laquelle le roi est fait prisonnier et emmené en Espagne. Si Marignan fut glorifiée pendant des siècles, c'est qu'elle exalte la figure d'un roi guerrier et prestigieux. Il est engagé personnellement dans le combat. Sa présence a rassuré et permis un triomphe éclatant. Marignan a ainsi donné l'image d'un monarque exemplaire, prêt à se sacrifier.

Marignan, c'est l'avertissement positif du roi : un souverain symbole d'honneur, de courage, de prudence, de combativité, de victoire. Pavie, c'est le revers de François I<sup>er</sup> : la défaite, la capture, la perte des ambitions italiennes. Or, pour que l'image du roi ne soit pas ternie par cet échec retentissant, face à son ennemi, Charles Quint, il fallait établir une figure plus sublime et plus complexe, un principe d'union, entre Marignan – la victoire, et Pavie – la défaite.

L'idée du roi-chevalier fut énoncée certes sans originalité, puisque tout le début de la Renaissance en France est animé par les principes de chevalerie. Tout au moins fallait-il la clamer haut et fort !

En 1525, alors que François I<sup>er</sup> est prisonnier en Espagne, on invente donc la scène fictive de l'adoubement du roi par le chevalier Bayard sur le champ de bataille de Marignan ! Tout devenait alors possible. Le roi n'avait pas perdu à Pavie, il s'était sacrifié. Il n'avait pas fui, il avait gardé la vie sauve dans l'honneur. Le roi avait tout simplement manqué de fortune. Le roi était un héros, sans parjure ni faiblesse.

*François I<sup>er</sup> à la bataille de Marignan*  
Discours de Cicéron, traduit par Étienne  
Le Blanc, 1529-1530  
BnF, ms.fr 1738, fol.1 v<sup>o</sup>., (1529-1530)



*François I<sup>er</sup> et la bataille de Marignan*  
Victoire de Marignan (revers).  
Attribué à Matteo Dal Nassaro,  
France, [vers 1515-1518].  
BnF, département des Monnaies,  
Médailles et Antiques, Série royale 82,  
revers

Rédaction :  
Caroline Doridot

{BnF

*Un roi sans divertissement  
est un homme plein de misère.*

Pascal

## Quelques repères historiques avant 1515

En ce début du XVI<sup>e</sup> siècle, les affaires politiques se règlent entre dynasties. Chaque région européenne dépend d'une famille, soit par héritage, soit par donation, soit par appropriation récente. Venise, le Saint-Siège et la Confédération helvétique font exception. « L'Europe de la Renaissance est gouvernée par des aristocrates titrés qui placent la loyauté familiale au-dessus de l'intérêt national » (*Les Guerres de la Renaissance, XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles*, Thomas F. Arnold, collection Atlas des guerres, éditions Autrement, 2002, p. 140). Ce paysage engendre des conflits dynastiques, fondés parfois sur des querelles généalogiques ou sur la revendication du même territoire. Pendant des décennies, le conflit majeur en Europe oppose les Habsbourg aux Valois de France.

### Les Habsbourg, Maximilien I<sup>er</sup> et Charles Quint

La dynastie des Habsbourg, originaire de Suisse, étend petit à petit sa domination sur les terres autrichiennes, ainsi que sur certains territoires de l'Allemagne et de l'Alsace. Depuis 1438, la coutume s'est établie de lui attribuer la couronne impériale en réponse à la menace turque. Il fallait un puissant prince capable de protéger l'Empire sur ses frontières orientales. La prise de Constantinople en 1453, les avancées du sultan Mehmet II (1432-1481) qui atteignent l'Adriatique, la Crimée et l'Arménie, la politique de Soliman II le Magnifique, à partir de 1520, inquiètent très sérieusement les Européens.



### Maximilien I<sup>er</sup> (1459-1519)

L'importance politique et territoriale des Habsbourg en Europe s'affirme sous son règne. Par son mariage en 1477 avec Marie de Bourgogne, fille héritière de Charles le Téméraire, il devient le maître des États « bourguignons » (Pays-Bas, Artois, Brabant, Flandre, Hollande, Zélande, comtés de Namur, Anvers et Malines) et de la Franche-Comté. Le duché de Bourgogne, repris par Louis XI, lui échappe. En 1493, il devient empereur et marie ses deux enfants, Marguerite et Philippe, avec les infants d'Espagne. Il assure donc à sa dynastie des alliances qui profiteront à son successeur, Charles V.

BnF, Manuscrits occidentaux, Allemand 211, Fol 6 XVI<sup>e</sup> siècle



Charles Quint, médaille Argent  
BnF, All 027 Monnaies  
et Médailles et antiques

### Charles Quint (1500-1558)

Petit-fils de Maximilien I<sup>er</sup>, il devient empereur à la mort prématurée de son père. Encore mineur, c'est sa tante Marguerite d'Autriche qui gouverne. Par sa mère, Jeanne de Castille (dite « la Folle »), il hérite, en 1516, des royaumes d'Aragon et de Castille, des villes de Naples et d'Oran, de la Sicile et des terres américaines, nouvellement découvertes. À ce vaste héritage, il ajoute en 1519 celui de son grand-père Maximilien. Cette même année, il est élu empereur du Saint-Empire romain germanique. Il est le maître d'un vaste empire sur lequel « le soleil ne se couche jamais ». Il rêve à l'unification politique de l'Europe chrétienne, rêve de courte durée, puisqu'il se heurte à la puissance française, à François I<sup>er</sup>.

Portrait de l'empereur par Jean Giono dans son ouvrage, *Le Désastre de Pavie, 24 février 1525*. (Gallimard, coll. « Trente journées qui ont fait la France », Folio histoire, 2012)

Il est mélancolique mais animé d'un insatiable appétit. « Il était goinfre comme on est Don Juan. » (p. 43). « Ce que d'autres cherchent et trouvent avec des lances et des chevaux, des portulans et des bateaux, des ronds de jambe et des femmes, il le cherche et il le trouve avec de la soupe au lard. » (p. 50) Point de grâce physique non plus : il est petit, et sa mâchoire est déformée. « Il n'était pas un beau spectacle : il le savait. » (p. 48). Mais il est sensible, aime les femmes et « fera des bâtards comme un comptable fait du travail à la maison. » (p. 49) Il est travailleur, patient, réfléchi, égoïste, d'une finesse d'esprit pénétrante, et ne craint pas de se déjuger. Il aime les espaces confinés, propices à l'imagination, lui qui n'a rien d'un homme de plein air. Par ses origines flamandes, tout le prédispose à la bourgeoisie. « Il est bourgeois dans un monde chevaleresque. »

Il n'est donc pas pétri de vertus guerrières et n'a rien d'un fin stratège militaire. « Ce n'est que pour avoir voulu acquérir un grand nom qu'il ne peut plus se servir de ses mains, de ses pieds, de ses genoux. » (p. 52) Il ne s'habille pas de fer mais de laine et s'assoit dans un fauteuil. En revanche, il sait compter, connaît la finance et sait tirer profit de tout, à l'heure où le capitalisme se développe à grands pas. Il profite donc des monopoles, s'enrichit et s'est « tordu toute sa vie de "coliques d'argent" ». « Il se sert de ses victoires comme d'un carnet de chèques. » (p. 53) Sans idéologie, l'empire pour lui n'est qu'un héritage qu'il gère comme une entreprise commerciale. « En 1515, quand François I<sup>er</sup> a mis à son chapeau la fleur de Marignan, lui, il a mis sur pied des "consolidations successives" d'un montant de 80 000 livres. » (p. 53) À Pavie, « pendant qu'on emploie beaucoup de courage physique et d'esprit de décision, il est à deux mille kilomètres du champ de bataille, dans sa chambre à Valladolid, embarrassé et excité par la cristallisation de son acide urique. » (p. 54) Quant à la monarchie universelle dont



Portrait de Charles Quint à l'âge de 27 ans  
Jean Franco, Breviaire contenant la royale et tres ancienne lignée de la sacrée impériale et catholique Majesté Charles cinquième, roy des Espagnes, etc., XVI<sup>e</sup> siècle. BnF, département des Manuscrits, Français 5616, fol. 54

on lui prête le dessein, elle est certes son ambition, mais il oscille entre elle et l'Espagne... car, jour après jour, il devient de plus en plus espagnol. C'est l'Espagne qu'il choisira pour y mourir, après son abdication. « Il est le premier empereur qui prend sa retraite à cinquante-cinq ans comme un douanier. » (p. 62)

## Lecture d'image

### Étienne Le Blanc

Étienne Le Blanc (1490-1565) est d'abord secrétaire de Louis XII, de la duchesse d'Angoulême et de la reine de Navarre. Puis, il quitte ses fonctions pour devenir le secrétaire des commandements de la duchesse de Savoie, mère de François I<sup>er</sup>. Lorsque ce dernier devient roi, il prend la charge de contrôleur général de l'épargne.

Le Blanc est également homme de lettres et lecteur du roi. Il traduit entre 1526 et 1530 les *Discours de Cicéron*. Il déclare « vouloir représenter en la langue françoise l'art, faconde, éloquence et persuasive manier de parler de ce grand orateur parmi les Latins. » (*L'Époque de la Renaissance*, Tome III : *Maturations et mutations (1520-1560)*, John Benjamins, Publishing Compagny Amsterdam/Philadelphia, 2011, p. 179). La traduction de la littérature latine est alors à la mode, les ouvrages d'éloquence et d'histoire l'emportant largement sur la poésie.

Le Blanc fait exécuter plusieurs copies de sa traduction et en offre une version au roi. Dans le prologue, il fait son éloge, célèbre son courage et sa gloire et fait enluminer la bataille de Marignan. La Bibliothèque nationale de France possède le magnifique manuscrit sur vélin destiné au souverain. Il est daté de 1529-1530, date à laquelle François I<sup>er</sup> a besoin de recomposer son image militaire après l'échec de Pavie. Cela n'a pas échappé à Étienne Le Blanc qui décrit le roi dans sa splendeur, en roi chevalier, en roi vainqueur et protecteur des lettres !

*François I<sup>er</sup> à la bataille de Marignan*  
*Discours de Cicéron*, traduit par Étienne Le Blanc,  
1529-1530.  
BnF, ms.fr 1738, fol.1 v<sup>o</sup>., (1529-1530)

### La mêlée de guerriers, d'armes, dex chevaux

est confuse. Elle est peinte en bleu gris. Les armées en présence sont nombreuses pendant ces deux jours : plus de 60 000 fantassins vont se battre, sans parler des cavaliers peu présents sur l'enluminure (4 chevaux blancs : troupes de François I<sup>er</sup> / 4 chevaux marrons : troupes ennemies).

**Le cadre.** Très théâtralisé, il imite le bois, entouré de colonnes pour accentuer son côté monumental. Il est posé sur un socle massif donnant l'illusion d'une fenêtre ouverte sur le passé.

**Le paysage bleuté** et la précision de l'exécution suggèrent un enlumineur d'origine flamande, un artiste d'Anvers, probablement Noël Bellemare. Le paysage est très réaliste et les détails sont précis : bosquet, arbre presque nu qui scinde l'enluminure en deux et apporte au dessin son équilibre, le château fortifié de Marignan, la rivière qui le jalonne approfondissent la perspective.

**L'Adda, affluent du Pô.** Ce fleuve marque la frontière entre le duché de Milan et la république de Venise. Long de 313 km, il est le quatrième fleuve italien.

**La ville de Marignan** aujourd'hui Melegnano, située à 16 km au sud-est de Milan.



**Les 3 lys.** La tradition royale fut lente à adopter des armoiries. C'est à la bataille de Bouvines (1214) que la bannière royale est fleurdelisée. « La forme du lys héraldique, à trois pétales sans pistil, avec une barrette transversale et un pied trilobé s'affirme vers 1250. » (*Le Miroir du pouvoir*, Colette Beaune, coll. Banque nationale de Paris, Hervas, 1989, p. 152).

Il apparaît sur les bannières car il est d'abord un symbole religieux. Les rois de France ont une particulière dévotion pour la Vierge Marie. Toutes les cathédrales du domaine lui sont dédiées.

Le lys est une fleur de la mère du Christ. Il symbolise ses vertus qui sont la pureté, la beauté, l'amour, la justice, la chasteté, la douceur et la miséricorde. Comme elle, le lys fait fuir le serpent (le mal) et guérit les écrouelles.

À partir du XIII<sup>e</sup> siècle, les traités héraldiques vont proposer

des interprétations plus laïques et énoncent une hiérarchie des couleurs. L'or est la première des couleurs, le métal royal. L'azur vient en second : c'est la couleur du ciel serein. Quant au lys, moqué par les Anglais pour son inconstance et instabilité, il est défini tout simplement comme la fleur la plus noble de toutes.

Une légende est élaborée en 1330 en Île-de-France. Ce serait Clovis, encore païen, qui reçut par l'intermédiaire d'un ermite, un bouclier d'azur à trois lys d'or. Son épouse Clotilde le convainquit d'accepter ce don, et Clovis remporta la victoire face à un roi germanique.

D'autres interprétations apparaissent. Les trois lys représentent, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Mais ils signifient aussi les trois vertus du royaume : le courage des chevaliers, la sagesse des clercs et la foi qui unit les trois états.

## Les étendards

**Étendard bleu de saint Michel.** Au XIV<sup>e</sup> siècle, le royaume de France s'agrandit. Tant que Paris peut s'identifier au royaume, Denis suffit. Entre 1415 et 1436, les Anglais envahissent les territoires au nord de la Loire ainsi que la capitale. La cour fuit à Bourges. Le roi n'a plus rien, ni oriflamme, ni couronne, ni saint protecteur. Le dauphin, Charles VII, choisit saint Michel. Il avait terrassé le dragon (qui pouvait être identifié aux Anglais), il était le protecteur des jeunes gens (Charles a 15 ans). Premier des anges, il assistait les mourants et pesait les âmes au paradis. C'est Louis XI qui officialise saint Michel comme l'ange gardien de la France et crée en 1469 l'Ordre de chevalerie de Saint-Michel.



**Étendard rouge à la salamandre.** Emblème de la famille d'Angoulême, dont hérite François I<sup>er</sup> devenu roi.



**Étendard de l'aigle.** Aigle bicéphale, emblème de la maison des Habsbourg. Entre 1508 et 1519, Maximilien I<sup>er</sup> est empereur et duc d'Autriche.

**Étendard rouge,** peut-être marqué du lion de saint Marc, rappelant le renfort des troupes vénitiennes.



## Le roi

**Cheval du roi.** Il est de la même couleur que ses panaches, signe de souveraineté. Le roi monte un noble et beau destrier, cheval de bataille fait pour le combat. Il est revêtu d'un caparaçon, housse d'ornement, couleur or. Son harnais est bleu rehaussé d'or. Tout est harmonieux et répond aux couleurs royales.

**Le roi François I<sup>er</sup>** porte somptueusement la tenue des chevaliers. Son haubert est en métal bleu gris et son buste est protégé par une cotte d'armes de couleur or, symbole de la sagesse et de la noblesse. Son heaume orné de panaches blancs (couleur des armées du roi) est l'insigne du commandement. Il est la seule silhouette lumineuse et distincte. Toute la tension du regard est portée sur lui et son combat. Sa victoire est marquée par sa position et le mouvement qu'elle implique. Il est offensif, avec sa lance. Il heurte de plein fouet son ennemi qui bascule en arrière.

## Les soldats

### Lansquenets allemand terrassant un Suisse

Les fantassins allemands sont employés comme mercenaires par François I<sup>er</sup>. Leurs méthodes s'inspirent des Suisses. D'un courage sans faille, ils savent exploiter une situation de crise pour soustraire à leur employeur davantage d'argent. Ils sont 23 000 à la bataille de Marignan.

Les lansquenets offrent leur service à tous ceux qui peuvent les payer. Très recherchés, ils travaillent pour Maximilien I<sup>er</sup> de Habsbourg (surnommé « le père des lansquenets »), pour les Florentins... Ils peuvent se battre avec une pique, une hallebarde de deux mètres de long et divers types d'épées à une ou deux mains.

L'enlumineur n'a pas traduit leur mode vestimentaire qui fut décriée par les nobles et le clergé. Seul le « turban » exprime l'excentricité. Le lansquenet porte les couleurs de François I<sup>er</sup>, signe d'alliance.

On ne sait pas exactement comment ces fantassins vinrent à adopter une tenue si voyante. Ils semblent qu'ils aient exagéré le costume de guerre de leurs rivaux suisses. Outre les larges chapeaux bas

couronnés de grandes plumes et des pourpoints aux manches bouffantes, les lansquenets adoptent des collants aux couleurs différentes. Cette tenue fut considérée comme arrogante par l'Église mais eut une influence majeure sur la mode à la Renaissance.



*Deux hommes (un lansquenet ?) dont un avec un verre de vin*  
BnF, Estampes et photographie,  
RESERVE CA-121-FOL,  
Strauch, Wolfgang, XVI<sup>e</sup> siècle



**Soldat ennemi mort au combat.** Du sang s'écoule de son crâne : sûrement un piquier suisse, ainsi nommé car il porte une pique, mesurant six mètres de long, se terminant par un fer à quatre tranchants.



### Chevalier suisse et son cheval.

Il a le bras en l'air, prêt à tomber. Il est entièrement recouvert de son haubert métallique.

Les mercenaires suisses sont de solides montagnards des cantons germaniques qui vendent leur force sur les champs de bataille. Soldats de profession, ils sont très courageux mais ne s'attachent qu'à ceux qui les paient généreusement. En 1515, « le marché des mercenaires suisses est fermé au roi de France. Quelques 15 à 20 000 hommes payés par le pape, occupent le Milanais pour le défendre. » (François I<sup>er</sup>, Jean Jacquart, Fayard, 1994, p. 81). Pour Machiavel, dans son ouvrage *L'Art de la guerre*, « l'Italie a été parcourue par Charles, pillée par Louis, forcée par Ferdinand et outragée par les Suisses. » (chap. XIII, 31) À ses yeux, ils ne sont que pleutres couards, avides d'argent.

**Fantassin suisse à demi renversé sur le sol.** L'alliance de son pourpoint vert et de ses chausses à rayures blanches et rouges peut paraître criarde. Mais en ce début de Renaissance, c'est un contraste faible, presque un camaïeu. Ces rayures expriment une idée péjorative, car elles désignent un statut inférieur, un simple homme d'arme. Mais elles soulignent aussi une mode apparue dès le XIV<sup>e</sup> siècle en Allemagne du Nord, aux Pays-Bas et en Suisse. Des armes brisées jonchent le sol prouvant l'âpreté de la bataille. L'absence de représentation d'armes à feu ou de canons est évidente. Seules les piques, lances et épées sont dessinées. L'enlumineur insiste à nouveau sur la vertu chevaleresque du roi, dans une temporalité idéalisée.

## Les liens indéfectibles entre Marignan et Pavie : des histoires d'Italie, de suprématie, de gloire et de défaite

### La guerre, la bataille et le roi

Il fut un temps où le Moyen Âge ne condamnait pas les guerres. Mais, au tournant du premier millénaire, l'Église désapprouve comme un péché, la violence et les morts, les conflits longs et meurtriers. Seule la paix est messagère de la parole divine. Or, les pères de l'Église comprennent l'aporie dans laquelle ils se sont placés : la paix est impossible sur terre, elle est l'apanage du royaume des cieux. Quant aux guerriers, ils sont l'élite politique du royaume et on ne peut les éliminer d'un revers de main. Par une pirouette intellectuelle savante, l'idée de guerre « juste » fut proclamée. Menée par le roi, son but doit être la paix. Elle n'advient que dans trois cas : la défense du territoire, la récupération d'un bien perdu et la lutte contre les « hérétiques » et « païens ». La guerre doit respecter les faibles et les désarmés, les temps sacrés et ne pas s'attaquer aux terres de l'Église. Le pouvoir royal est donc renforcé. Il devient l'ultime garant de l'ordre et de la paix.

Au début de la Renaissance, ces idées demeurent, cependant que les princes reçoivent une éducation sportive, chevaleresque et tactique comme ce fut le cas de François I<sup>er</sup>. Devenu roi, il est à la tête d'une armée permanente formée de professionnels régulièrement soldés, encadrés par des capitaines compétents qui font carrière. Il a recours également à des mercenaires pour renforcer le nombre de ses combattants (piqueurs suisses ou lansquenets allemands). Une de ses tâches majeures est, dès 1515, de lever une infanterie, car l'armée est alors presque entièrement constituée par la cavalerie. Quant à l'artillerie, elle est sans égale en Europe, avec ses canons dont la précision et la maniabilité se sont améliorées grandement. Certes, la campagne d'Italie du roi lui donne l'occasion de briller sur le champ de bataille. Néanmoins, son rôle militaire en tant que personne diminue car il est assuré par d'autres plus aguerris à la chose militaire, comme de La Trémoille, Charles de Bourbon.

### Qu'en est-il des batailles comme Marignan et Pavie ?

Une bataille n'est pas la guerre, elle en est une forme exceptionnelle car elle est rare. La guerre, c'est une foule de petites opérations de-ci de-là, pas forcément très glorieuses. La bataille fait des milliers de morts et de prisonniers. Elle repose aussi sur une tactique : la division de l'armée sur le champ de bataille en trois parties : aile droite et gauche et partie centrale.

La bataille, « c'est une affaire qui met aux prises deux souverains qui risquent d'un coup, sous l'œil de Dieu, le sort de leur royaume. La bataille est un recours ultime au jugement de Dieu. Celui-ci rend son verdict en élisant le vainqueur et le camp du bien. C'est une sorte de duel sur un champ clos qui va jusqu'à la mort ou la fuite de l'un des adversaires. » (*Le Miroir du pouvoir, op. cit.*, p. 99).

### La bataille de Marignan

François I<sup>er</sup> reprend à son compte les prétentions françaises sur le Milanais. Il ignore les défaites de ses prédécesseurs. Après son sacre à Reims le 25 janvier 1515, le jeune roi se doit de prouver son habileté et son ardeur à la guerre afin d'apporter au royaume de France toute la gloire qu'il mérite. Il faut arracher le Milanais au faible duc Maximilien Sforza, défendu par les Suisses harangués par le pugnace Matthias Schiner, évêque de Sion.

Il franchit les Alpes à la tête de son armée pour ne s'arrêter qu'aux portes de Milan. Auparavant, il s'était assuré de la neutralité de Ferdinand d'Aragon. « Ce fut une expédition extraordinaire pour l'époque. Il fallut faire la route au fur et à mesure de l'avance des troupes. À plus d'un endroit, les cavaliers lourdement équipés devaient mettre pied à terre et passer en file indienne en tenant le cheval par la bride [...]. Tout cela prit plusieurs jours. » (*François I<sup>er</sup>, op. cit.*, p. 83). Le nouvel Hannibal est en marche !

Avant la bataille, le roi assure ses positions par une ruse commerciale. Ses émissaires approchent les Suisses, maîtres de la ville, et leur proposent de racheter le duché. Ils leur offrent un acompte : tout l'argent qui se trouve dans le camp français : 150 000 écus comptant. La moitié des troupes accepte et rentre chez elles. L'autre partie se prépare au combat. Dans l'après-midi du 13 septembre, au lieu de défendre les murs de la ville, les Suisses partent affronter leurs ennemis à Marignan, lieu de campement du roi de France. L'artillerie française creuse des sillons de mort dans les rangs ennemis, mais l'énorme masse helvète progresse



*Vigiles de Charles VII, France, fin du xv<sup>e</sup> siècle  
Paris, BnF, département des Manuscrits, Français 5054, fol. 195v.*

quand même. À la nuit tombante, les cavaliers français chargent, sans qu'un vainqueur ne se détache. François I<sup>er</sup> passe la nuit à remonter le moral de ses soldats et envoie un message à ses alliés vénitiens. Peu avant l'aube, les Helvètes se rassemblent et attaquent à nouveau. Les Suisses prennent d'abord l'avantage en enfonçant l'aile gauche, commandée par le duc d'Alençon. Mais l'utilisation habile de l'artillerie, la résistance des troupes placées sous les ordres du roi, l'arrivée opportune de quelques centaines de Vénitiens décident de la victoire. Malgré leur bravoure et leur ardeur indiscutables, les Suisses ne parviennent pas à triompher d'un effectif ennemi plus considérable et d'une armée mieux équipée. Reconnaisant leur défaite, ils quittent Milan. Deux jours auparavant, François I<sup>er</sup> avait fêté ses 21 ans. Le 16 octobre, il entre triomphalement dans la cité et savoure ce qui constitue son plus grand succès militaire.

### L'adoubement de François I<sup>er</sup> à Marignan : une fantastique invention

François I<sup>er</sup> est un roi qui combat, à la différence de Charles Quint et d'Henri VIII qui n'apparaissent guère sur les champs de bataille. Aucun récit de 1515 n'évoque l'adoubement du roi à Marignan. La première mention n'apparaît qu'en... novembre 1525, sous la plume de Symphorien Champier, qui fait alors paraître *Les Gestes ensemble la vie du preux chevalier Bayard*. Il y rapporte que le roi demanda à Bayard de le faire chevalier à l'issue de la bataille. Aucun roi n'avait jusqu'alors réclamé ce rituel. Remettant au monarque une épée, Bayard déclara : « Sire autant vaille que si estoit Roland ou Olivier, Godefroy ou Baudoin son frère, certes vous estes le premier prince que oncques fist chevalier. Dieu veuille qu'en garde ne prenez la fuite. » L'épisode de 1515 justifie ainsi la capture de 1525. Cet adoubement explique pourquoi le roi ne pouvait fuir. Et la vie de Bayard, mort en avril 1524, est justement publiée l'année de la défaite, montrant que, dans le succès comme dans l'échec, le roi reste un nouveau « Roland. » (*François I<sup>er</sup> pouvoir et image*, catalogue de l'exposition BnF, 2015, p. 99).



*Georges Gustave Toudouze et Albert Robida, François I<sup>er</sup>, le Roi Chevalier, 1909  
BnF, PHS, FOL LB 30292*

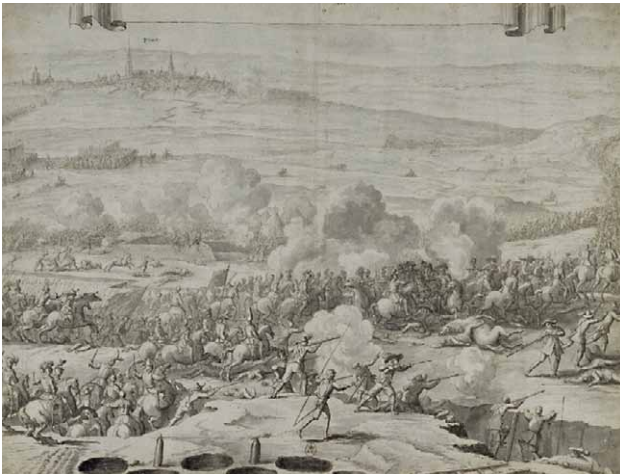
## La bataille de Pavie: 24 février 1525, un désastre pour l'armée française

Pavie est une ville fortifiée située à 35 km au sud de Milan, sur les rives du Tessin.

Après être entré très facilement dans Milan, François I<sup>er</sup> se dirige vers Pavie où une forte garnison impériale attend les ordres de son chef, Antonio de Leiva. François I<sup>er</sup> fait ériger une ceinture fortifiée à l'est de la ville. Et pendant trois semaines, le front reste figé car il refuse le combat.

Le roi parie sur l'épuisement des vivres ainsi que sur les mutineries et désertions de l'armée espagnole privée de finances.

Mais le 23 février, en pleine nuit, les renforts impériaux contournent l'enceinte française jusqu'au flanc nord et à l'aube, ils attaquent.



La bataille de Pavie. BnF, Estampes et Photographie, 1525, QB-1, - Fol

Prise de court, l'armée française est balayée, subit de plein fouet les balles des arquebuses ennemies et perd plus de 10 000 hommes, elle qui en comptait 40 000 à son arrivée. Les plus grands maréchaux de France meurent ce jour-là : Jacques de La Palice, Louis II de la Trémoille, Guillaume Gouffier de Bonnivet, Richard de la Pole...

Le roi de France est fait prisonnier par les hommes de Charles Quint et rejoint alors l'Espagne où il est détenu pendant toute une année, dans l'attente du paiement d'une rançon. Le 14 janvier 1526 est signé le traité de Madrid qui engage le roi à céder le duché de Bourgogne et le comté de Charolais, à abandonner ses revendications sur l'Artois et la Flandre ainsi que celles sur le duché de Milan.

Libéré avant le paiement de sa rançon, il laisse en gage à Charles Quint ses deux fils et Éléonore de Habsbourg, s'ur de l'empereur, avec laquelle depuis 1526, il a promis de se marier.

A-t-il l'intention de respecter les engagements pris à la signature du traité de Madrid une fois libéré ? Non, puisqu'il déclarera n'avoir jamais donné sa foi à l'empereur en arguant que « tout homme gardé ne peut avoir obligation de foy. » Que serait devenu son royaume sans lui ? Il avait été absent si longtemps. Il fallait revenir à tout prix pour reprendre sa place ! Charles Quint l'accusera de parjure, d'ignorer de façon éhontée son salut, son honneur et sa gloire. Et le peuple de France lui reproche à son tour de l'avoir abandonné, d'avoir privilégié son rôle de capitaine à celui de roi. Dans le même temps, Ferdinand d'Aragon informe Charles Quint que des lettres ont été trouvées dans les bagages du roi François I<sup>er</sup> prouvant qu'il avait pactisé, avant Pavie, avec les hérétiques luthériens d'Allemagne... et comble d'infamie, il avait traité secrètement avec Soliman le Magnifique. « Cette alliance attendue durablement en France comme à l'étranger à l'image du roi chrétien, "miles christi" [...]. L'héritier de Saint Louis est gêné par cette accusation d'alliance avec l'infidèle. Pour éviter d'apparaître comme antichrétien, il se garde ainsi, à l'été 1535, d'attaquer Charles Quint, qui est à Tunis. » (*François I<sup>er</sup> pouvoir et image*, article de Jean-Marie Le Gall, *op. cit.*, p. 108).

### Portrait de François I<sup>er</sup> par Jean Giono

L'éducation du futur roi est sportive : il chasse et fait des tournois. Il courtise les dames, lit, écrit de la poésie... mais il est peu préparé au monde qui l'attend. Il est élevé par des femmes, entouré par sœur Marguerite, et surtout par sa mère Louise qui tiendra une place centrale tout au long de sa vie. Lorsqu'il devient roi, il est, libéral, magnifique, « débonnaire et bien disant et attire l'adoration du peuple et l'amour de la noblesse » (p. 64) partout où il va. « Il a la séduction de Rastignac. [...] il a été fabriqué pour traîner les cœurs après lui : il les traîne ; il en consomme ; sa bouche est comme un quartier d'abricot dans la plus belle barbe de son siècle, riche en barbes. » (p. 64) Et en homme sensible, aucune théorie de prudence ne l'enferme car son principal moteur est la curiosité.

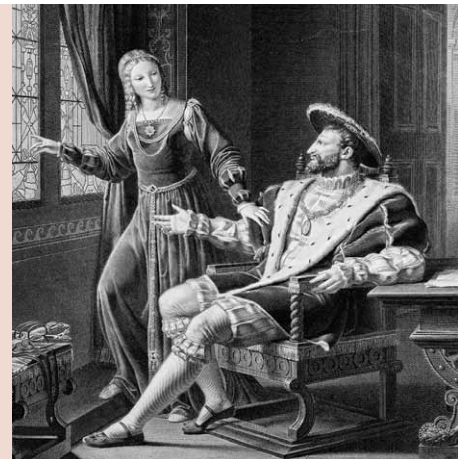
« Il fait avec l'Europe une politique d'amant. Il reçoit Henri VIII dans des draps d'or ; il envoie des poulets lestés d'émeraudes aux grands électeurs ; il affiche (et il a) pour Milan, une passion à le conduire en cour d'assises. » Mais comme tout homme de son siècle, il rêve moins de « délayer des corsets (dans la vie sublime) que de détacher des pièces d'armures. » (p. 82) Il a 21 ans à Marignan et il y fait merveille car il est rempli d'audace, « bien qu'on ne

soit jamais grand homme d'un seul coup. C'est l'artilleur Galiot de Genouillac qui a remporté la victoire, mais François a mis la main à la pâte, et vigoureusement. En 1515, la bravoure n'est pas une marque de caractère. » (p. 67)

Il n'a pas préparé Marignan, comme le disent les historiens. La seule politique qu'il connaisse, c'est celle de l'aventure et se remet volontiers à la « grâce de Dieu ». Et à Marignan toujours, après la bataille, il laisse aller les Suisses survivants « Il les regarde déjà comme clients. Ce n'est pas une générosité gratuite, c'est une générosité primaire, c'est-à-dire politique. » (p. 69)

Après Marignan, il ne va pas festoyer. Il s'entretient avec Léonard de Vinci. Et s'il entre à Milan ensuite en vainqueur triomphant, c'est par diplomatie : il faut donner à penser au pape. Il partira ensuite le soir à bride abattue avec 8 000 hommes. Et arrive tout noir, sur un cheval noir !

Il aime faire la guerre comme tout homme de son rang. « Seuls font la guerre ceux qui veulent la faire. La paix leur coupe la gorge. » (p. 74) La guerre est un métier de seigneur, comme la chasse et l'amour. En ce qui concerne Pavie, lorsqu'il est prisonnier, il fait appel « au cœur, à la vertu et magnanimité de son vainqueur » (p. 72), trois vertus que l'empereur n'adjoint pas à sa politique.



Auguste Gaspard Louis Desnoyers, François I<sup>er</sup> montre à Marguerite reine de Navarre, sa sœur, le distique qu'il vient de tracer avec un diamant sur l'un des vitraux du château de Chambord, 1817 BnF, Estampes et photographie, RESERVE AA-5, DESNOYERS, AUGUSTE-GASPARD-LOUIS.

François I<sup>er</sup> propose des monceaux d'or pour sa libération mais Charles demande la Bourgogne, exigence si peu chevaleresque ! Et Henri VIII soutient François (même si le royaume de France lui a versé des milliers d'écus !) et le Pape aussi. Car « François vient de parler un langage que tout son siècle comprend » (p. 73) celui de l'honneur de chevalier. Et Charles Quint, ennemi légendaire, ne comprend pas, lui le bourgeois des Flandres devenu empereur !